

KOICHIRO HATA

AU CARREFOUR DU « PARIS DE LA SIBÉRIE » : JEAN POTOCKI FACE À DES NAUFRAGÉS JAPONAIS

UN CROISEMENT INATTENDU

Jean Potocki (1761-1815) et Daïkokuya Kôdayû (1751-1828) : peu d'associations sont plus surprenantes. D'une part, un noble polonais éduqué en français qui, après avoir passé une grande partie de sa vie à voyager, a marqué la postérité par un roman qui ne cesse de nous captiver : le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. D'autre part, le capitaine japonais d'un navire marchand, le *Shinshô-maru*, frappé par une forte tempête sur la route maritime allant d'Ise, ville située au centre de l'archipel, à Edo, l'actuelle Tôkyô. De la petite île des Aléoutiennes, Amchitka, où il finit par échouer, Daïkokuya Kôdayû atteint la péninsule du Kamtchatka, puis traverse la Sibérie pour aller jusqu'à Saint-Pétersbourg. Après avoir été reçu en audience par Catherine II, il revient au Japon après neuf ans et demi d'absence¹. Sa vie extraordinaire a fait l'objet de nombreux romans et films. Il est possible que Jean Potocki et Daïkokuya Kôdayû se soient croisés, dans des circonstances improbables, au début du XIX^e siècle.

1] À propos de Kôdayû, voir l'article suivant : J. Proust, « Lumières à l'Orient : les premiers contacts entre Russes et Japonais au XVIII^e siècle », in : *Le Travail des Lumières, Pour Georges Benrekassa*, Paris, Champion, 2002, p. 27-38. Je remercie M. Helder Mendes Baiao, chercheur associé à l'Université de Berne, de m'avoir fourni cette référence.

VERS L'OUEST

En décembre 1782, le *Shinsbô-maru*, navire chargé de 250 koku (35 tonnes) de riz et d'autres marchandises provenant de l'entrepôt du clan Kishu, part de Shirakoura dans la province d'Ise. Les dix-sept membres de l'équipage, dirigés par le batelier Kôdayû, mettent le cap sur Edo. En chemin, après avoir constaté, lors de l'escale effectuée au port de Toba donnant sur l'océan Pacifique, que le temps était ensoleillé, ils se dirigent vers le large. Cependant, un fort vent du nord-ouest souffle et le navire est bientôt pris dans de violentes tempêtes. Pour éviter de couler, Kôdayû décide de couper le mât. Le gouvernail est également emporté par les vagues et le *Shinsbô-maru* part à la dérive. Pendant les sept mois qui suivent, il est emporté vers le nord-est par les courants du Pacifique Nord. L'équipage aperçoit finalement une terre et accoste sur l'île d'Amchitka, dans l'archipel des Aléoutiennes.

Des Russes, à la recherche de loutres et d'autres animaux à fourrure, étaient installés dans la région. Les naufragés japonais apprennent la langue au fur et à mesure de leurs échanges. Les Russes attendent le navire qui, comme tous les cinq ans, doit arriver de la capitale pour remplacer certains d'entre eux. Trois ans plus tard, le navire apparaît enfin, mais il ne parvient pas à accoster, s'échoue et coule. Les Russes sur place sont profondément attristés : leurs espoirs de retour au pays sont réduits à néant. Ils font cependant preuve de courage et proposent à Kôdayû et à ses matelots de construire à eux tous, Russes et Japonais, un nouveau navire en commun. L'année suivante, ils quittent enfin l'île et atteignent la péninsule du Kamtchatka. À ce moment-là, le groupe de Kôdayû a déjà perdu huit de ses membres.

À Nizhne-Kamchatsk, centre névralgique de la région, Kôdayû rencontre l'explorateur français Barthélemy de Lesseps (1766-1834). Oncle du diplomate qui ouvrira plus tard le canal de Suez, il laisse un rapport assez détaillé sur Kôdayû. Selon lui, Kodail (graphie de Lesseps) parle alors presque couramment le russe et n'hésite pas à se montrer où qu'il soit, faisant ainsi preuve d'effronterie : « La liberté avec laquelle il entre, soit chez le commandant, soit ailleurs, seroit parmi nous taxée d'insolence ou au moins de grossièreté² ». Les naufragés nippons s'efforcent de survivre à l'hiver, mais trois d'entre eux perdent la vie à cause du froid glacial et du manque de nourriture.

2] *Journal historique du voyage de M. de Lesseps...*, 1790, Paris, Impr. Royale, 2 vol., t. I, p. 207.

En 1788, Kôdayû et cinq autres matelots quittent Nizhne-Kamchatsk. Après être passés par Okhotsk et Iakoutsk, ils arrivent à Irkoutsk. Ils séjournent deux ans dans cette ville, surnommée « le Paris de la Sibérie ». Pendant cette période, Kôdayû demande à trois reprises au gouvernement russe à Saint-Pétersbourg l'autorisation de rentrer au Japon. Sa demande est systématiquement rejetée. À sa première demande, on répond qu'il doit rester en Russie et devenir fonctionnaire de ce pays. La deuxième réponse, qui semble à première vue généreuse, est en fait péremptoire : si Kôdayû voulait devenir marchand, il serait exempté d'impôts et recevrait une maison à habiter ; et s'il voulait servir, il serait même nommé Kapitan (capitaine ?). Mais il n'est pas autorisé à rentrer chez lui. Une troisième demande reste sans réponse et, au lieu de cela, la mairie d'Irkoutsk cesse de payer les frais de subsistance qui lui étaient versés auparavant. Le gouvernement russe à Saint-Pétersbourg s'obstine donc à interdire aux Japonais de rentrer chez eux.

VERS L'EST

En mai 1805, une nouvelle surprenante arrive à Jean Potocki : le gouvernement russe doit envoyer une mission diplomatique auprès de la dynastie des Qing, et Jean est nommé à la tête de la délégation scientifique qui l'accompagnera. Sa lettre à Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861), cousin germain de sa première épouse, Julia Lubomirska (1767-1794), et qui l'avait recommandé au tsar, se conclut comme suit : « Je n'en crois pas encore à mon bonheur. – et je ne sais si je veille, tant suis aise³ ».

L'année précédente, Potocki avait écrit une lettre au prince Adam, dans laquelle il suggérait la création d'une académie orientale, institution nécessaire pour gagner en influence à l'est de la Russie. On y enseignerait les langues de l'Orient — turc, persan, mongol, tibétain, mandchou, chinois, *etc* — et on y mettrait en place un système de formation de fonctionnaires appelés à gouverner ces régions : « il est évident qu'on ne saurait bien administrer des pays dont on ne sait pas bien la langue⁴ ».

À l'époque, le commerce entre l'Europe et l'Asie s'effectuait principalement par voie maritime, et deux puissances occidentales,

3] J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 98, lettre à Adam Jerzy Czartoryski, [avril-mai 1805].

4] *Ibid.*, p. 88, lettre à Adam Jerzy Czartoryski, 6 avril 1804.

disposant chacune d'une Compagnie des Indes orientales, s'en disputaient le contrôle : la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. La conviction de Potocki était qu'afin de concurrencer ces pays, la Russie devait développer des routes terrestres. En décembre 1804, il avait écrit directement au tsar Alexandre I^{er} pour lui proposer la création d'une Académie orientale et solliciter un poste au Département asiatique des Affaires étrangères⁵. Il y est nommé le mois suivant.

En septembre 1805, l'ambassade russe se réunit à Irkoutsk. De là, elle se dirige vers le sud en traversant le lac Baïkal, jusqu'à la frontière russo-chinoise. Mais là, la situation se complique. La délégation russe ne parvient pas à obtenir de Pékin l'autorisation d'entrer dans le pays. Le gouvernement chinois, par l'intermédiaire du roi d'Ourga (l'actuelle Oulan-Bator), enjoint à plusieurs reprises à la partie russe de réduire le nombre de personnes appelées à traverser la frontière. Cependant, le chef de l'ambassade, Iourii Golovkine (1763-1846), attaché à la dignité de la mission, est à chaque fois réticent à en réduire les effectifs. Ce n'est que le 18 décembre que l'ambassade franchit enfin la frontière dans un froid glacial.

Lorsque la délégation arrive à Ourga, elle est confrontée à un nouveau problème. Le roi d'Ourga (neveu de Jiaqing, l'empereur des Qing) exige que Golovkine fasse une salutation traditionnelle face à l'empereur : se prosterner neuf fois devant lui. Golovkine, qui se rend à Pékin au nom du tsar, ne peut accepter une demande aussi humiliante. Les négociations entre les Chinois et les Russes échouent, et le roi d'Ourga, furieux, demande à Golovkine de quitter immédiatement la région. Golovkine obtempère fièrement, et le groupe retourne à Saint-Pétersbourg au lieu de se rendre à Pékin.

LA QUESTION LINGUISTIQUE

Potocki a laissé quelques écrits sur ce voyage infructueux en Chine. Entre autres, une lettre adressée à Golovkine mérite l'attention. Rédigée à Irkoutsk, elle a pour but de demander au chef de l'ambassade d'autoriser Julius von Klaproth (1783-1835) à quitter la délégation afin d'étudier les langues asiatiques dans cette ville. Potocki a intégré ce jeune orientaliste au groupe scientifique qu'il dirige. Selon lui, les interprètes chinois basés à Irkoutsk, ainsi que les livres écrits dans des

5] *Ibid.*, p. 90-91, lettre à Alexandre I^{er}, 5 décembre [1804].

langues asiatiques et conservés dans la bibliothèque de la ville, aideraient beaucoup Klaproth dans ses recherches.

Dans cette lettre, Potocki dit qu'il a rencontré des Japonais à Irkoutsk. L'un d'eux enseigne, selon lui, sa langue maternelle à l'école de la ville, mais, ajoute-t-il, il « n'étoit chés lui qu'un pilote, et ignoroit en consequence, une grande partie des mots de sa propre langue⁶ ». Un autre rapport mentionne aussi la présence de Japonais et apporte une nouvelle information : « Les Japonois naufragés avoient sauvé un dictionnaire Japonois, expliqué par le Chinois et imprimé à Jesso⁷ ». Le lieu de publication mentionné à la fin de cette phrase est probablement Edo.

Qui est donc ce Japonais, enseignant sa langue dans le « Paris de la Sibérie » ? Cet exilé, qualifié par Potocki d'« homme d'ailleurs honete et appliqué⁸ », est-il Daïkokuya Kôdayû ? Les faits historiques confirment que Kôdayû, accompagné du naturaliste suédois Kirill Laksman (1737-1796), rencontré à Irkoutsk, s'est rendu à Saint-Pétersbourg en 1791, où il a été reçu par l'impératrice Catherine II, qui lui a donné l'autorisation de retourner au Japon. L'année suivante, accompagnés du second fils de Kirill, Adam Laksman (1766-1806), Kôdayû et deux autres survivants de son équipage retournent à Nemuro, sur l'île de Hokkaido. Le Japonais que Potocki a rencontré à Irkoutsk n'était donc pas Daïkokuya Kôdayû.

Cependant, tous les survivants de l'équipage du *Shinshô-maru* ne sont pas rentrés au Japon. Deux matelots, Shôzô, amputé d'une jambe à cause d'engelures, et Shinzô, qui a épousé une Russe, ont été baptisés dans l'Église orthodoxe et sont restés à Irkoutsk. Tous deux sont devenus professeurs à l'école de langue japonaise de cette ville, où Shôzô est mort en 1796 et Shinzô en 1810. En d'autres termes, Shinzô était encore bien vivant en 1805, lorsque Potocki s'est rendu en Sibérie.

Le gouvernement russe, qui tentait de s'étendre vers l'est, ouvrait en 1736 une école de langue japonaise, rattachée à l'Académie des sciences de Russie à Saint-Pétersbourg. À l'époque, les enseignants étaient deux matelots du *Wakashiomaru*, navire du clan Satsuma (fief situé dans l'actuelle Kagoshima) qui avait fait naufrage lors d'une tempête alors qu'il faisait route vers Ôsaka en 1728. Plus tard, l'école de

6] *Ibid.*, p. 118, lettre à Iourï Alex. Golovkine, 22 septembre 1805.

7] « Rapport du comte Jean Potocki sur les travaux des savants attachés à l'ambassade destinée pour la Chine », in : *Œuvres*, II, p. 257.

8] J. Potocki, *op. cit.*, p. 118, lettre à Iourï Alex. Golovkine, 22 septembre 1805.

langue japonaise a été déplacée à Irkoutsk, base de première importance pour la stratégie orientale russe, où elle a continué à former, à une petite échelle, des interprètes en langue japonaise. Si la demande de retour formulée par Kôdayû a été rejetée à trois reprises, c'est parce que les naufragés étaient indispensables au maintien de cette école.

Le plaidoyer répété de Potocki en faveur de la création d'une Académie orientale prend tout son sens dans ce contexte. Au lieu d'attendre l'arrivée incertaine de naufragés, le gouvernement russe avait tout à gagner à organiser lui-même une institution académique et à assurer un enseignement linguistique stable. Les interprètes qui y seraient formés auraient ensuite vocation à devenir les piliers de l'expansion russe vers l'est. En fin de compte, même si les deux hommes ne se sont pas rencontrés à Irkoutsk, Jean Potocki et Daïkokuya Kôdayû peuvent être vus comme partageant un intérêt commun pour la question de l'enseignement des langues asiatiques en Russie.

BIBLIOGRAPHIE

- Lesseps, Jean-Baptiste Barthélemy de, *Journal historique du voyage de M. de Lesseps [...], employé dans l'expédition de M. le comte de La Pérouse en qualité d'interprète du Roi, depuis l'instant où il a quitté les frégates françaises au port Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtschatka jusqu'à son arrivée en France le 17 octobre 1788*, Paris, Impr. Royale, 1790, deux vol. in 8^o, avec cartes.
- Potocki, Jean, *Œuvres*, t. II et V, François Rosset & Dominique Triaire (éds), Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2004, 2006.
- Proust, Jacques, « Lumières à l'Orient : les premiers contacts entre Russes et Japonais au XVIII^e siècle », in : Caroline Jacot Grapa, Nicole Jacques-Lefèvre, Yannick Séité et Carine Trevisan (éds), *Le Travail des Lumières, Pour Georges Benrekassa*, Paris, Champion, 2002, p. 27-38.